

E. ARMAND

alors que la Bête régnait

La Bête remonte de l'abîme. — Sur l'amitié et autres sujets relatifs. — Pluralisme. — Montaigne et l'Ami-
tié. — A propos de l'abbaye de Thélème. — Le para-
graphe XIII (parabole). — Lettre ouverte à une cama-
rade, etc... — Au gré des jours.

15 francs

1946

Edition réservée aux « Amis d'E. Armand »
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

en guise de préface

pour l'amie

*Tandis que soucieux et le cœur serré
je songe à l'atroce, à l'épouvantable possibilité
que La Bête remonte du hideux abîme
où nous l'imaginions ensevelie*

*— pour toujours pensèrent longtemps certains naïfs
[d'entre nos amis*

*je me remémore aussi certain soir,
où sur le banc d'un petit square
de cette sous-préfecture de province aux allures mé-
[diévales,
nous dînions frugalement de fruits et de fromage...*

*...Ce soir qui n'était pas comme les autres soirs 1...
Te souviens-tu du calme et de la paix qui baignaient
[ce soir-là ?*

*Je ne percevais que l'instant présent
et quant au devenir,
Il ne se levait que souriant et coloré tendrement.*

*Alors pas de trains se succédant rapprochés et à ca-
[dence accélérée,*

*les uns se dirigeant vers l'ultime sacrifice,
les autres vers les lieux où le péril s'estompe.*

*Alors, pas de menaces de ruines, de destructions, de
[séparations
innombrables et indescriptibles.*

Alors, l'ombre de La Bête ne se profilait pas
sinistre et auréolée de sang et de flammes
sur l'horizon livide et tourmenté.

Alors le mufle ricanant et sépulcral de La Bête
ne hantait pas la perspective de mes rêves !
...Comme ailleurs et lointain m'apparait ce soir-là...

Et malgré que tu sois là, tout près aujourd'hui,
je me sens désemparé, abattu, sans force,
devant mon impuissance à conjurer la catastrophe
[qui s'approche.

O impuissance maudite ! O ironie de mon destin !
...Et ce soir-là, qui sait si j'en revivrai jamais de
[semblables ?

29 août 1939.

sur
l'Amitié
et
autres
sujets
relatifs

Je ne me donne que bien rarement,
mais je ne sais pas me donner à moi-même,
ni aux 9/10^e, ni aux 99/100^e. Je me donne
entièrement — « matière et esprit » —
ou je m'abstiens. J'estime que c'est man-
quer de confiance en son ami qu'user
de réticences ou d'arrière-pensées dans
le don de soi. Le faire, en ce qui me con-
cerne, serait me donner à mes propres
yeux. Je n'aime pas ceux qui regardent
derrière eux, une fois qu'ils ont mis la
main à la charrue. Peut-être cela n'est-il
pas conforme au « goût du jour », mais
je m'insoucie du goût du jour. Ethique-
ment parlant, les dièdes me font horreur.
C'est justement parce que le don de moi-
se base sur la confiance en mon ami que
toute ombre projetée sur cette confiance
me plonge dans le doute ou me réduit
au désespoir. Je me donne et ne me re-
prends pas, sauf si je m'aperçois que j'ai
placé ma confiance en quelqu'un qui n'en
valait pas la peine. Et encore, faut-il que
ma confiance ait été incontestablement
trahie pour que je me reprenne. Ce n'est
peut-être pas très réaliste, mais je m'aime
mieux ainsi...

Je ne crois pas que deux amis de sexe
différent le puissent être de façon abso-
lue s'ils ignorent les modalités de leur
vie sentimentalo-sexuelle. Même s'ils
n'ignoraient rien de leurs vies quotidiennes
dans le moindre détail, s'ils ne sont
pas au courant de leur existence dans
ce domaine, c'est comme s'ils ne con-
naissaient, pour ainsi dire, rien l'un de
l'autre. On me dit qu'il faut avoir une
grande confiance en son ami ou amie
pour ne rien lui celer à cet égard. Evi-

demment, mais que reste-t-il de l'amitié si on en exclut cette grande confiance ?

Dire qu'il suffirait d'un mot, d'une phrase, d'un geste, pour que le naturel de votre ami se révèle à vous sans crainte. Et parce que le mot n'a pas été dit, la phrase énoncée, le geste accompli, on reste étrangers l'un à l'autre, malgré qu'extérieurement on paraisse amis intimes. Comme c'est horrible !...

« Peu d'amis, mais sûrs ». L'amitié ne se galvaude pas, ne gagne jamais à s'éparpiller. Bien au contraire. C'est surtout dans ce domaine-là que ce qu'on gagne en extension, on le perd en profondeur...

Tu ne dévoiles pas toute ta pensée à ton ami, de peur — affirmes-tu — de lui causer de la peine. Tu le chagrines bien davantage en te dissimulant pareillement. Crois-tu qu'il ne s'en rende pas compte ?...

7 novembre 1933.

II

L'amitié se manifeste par ce que nous coûtent les gestes que nous accomplissons pour nos amis. Où est l'amitié lorsque nos gestes d'amitié ne nous coûtent rien ?...

La preuve de mon amitié consistera en ce que je ferai pour mon ami ce qui me coûtera le plus à faire, ce que je ne ferai pour personne d'autre. C'est même

dans l'intensité du coût que se mesurera l'intensité de mon amitié...

On rencontre parfois des « camarades » qui acceptent bien qu'on accomplisse en leur faveur un geste exceptionnel, mais qui se dérobent lorsqu'un jour on réclame d'eux la réciprocité. Il n'y a pas que chez les « bourgeois » qu'on rencontre des « profiteurs ».

Où les composants du couple tiennent compte qu'ils sont associés pour tous les détails de leur vie quotidienne ou ils se considèrent comme non comptables l'un à l'égard de l'autre. S'ils ne sont pas au courant de ce qu'ils font l'un et l'autre et agissent chacun indépendamment, ils n'encourent aucune responsabilité vis-à-vis des tiers qu'ils ignorent. Si au contraire ils se tiennent au courant de leurs faits et gestes, se consultent, etc., leur responsabilité vis-à-vis des tiers, de tous les tiers, est commune ; il serait trop commode ensuite de se dérober, sous prétexte que chacun des éléments agit à sa guise. S'il était vrai que chacun agit à sa guise, aucun des éléments du couple ne saurait ce que fait l'autre...

Je suis réellement effaré quand je songe à l'absence de scrupules que montrent certains « camarades », ou soi-disant tels, à l'égard des responsabilités qu'ils encourent en déclanchant certaines actions, certains sentiments, certains gestes. Je suis parfois épouvanté de rencontrer chez

eux si peu de souci de l'équité. A quoi riment alors nos criaileries contre l'arbitraire, le favoritisme, le piston, le passe-droit ?...

On rencontre de soi-disant amis ou camarades dont les agissements vous plongent dans la douleur et qui s'étonnent que, la souffrance s'accumulant, on finisse par les traiter en adversaires, en ennemis. Parce que je suis déterministe et que je considère comme indéfendable la notion du libre-arbitre, je n'admets pas, entre camarades ou amis pour de bon, le *tant pis pour toi*. C'est simple et pure amitié et camaraderie que d'éviter à mes amis ou camarades pour de vrai, le déclanchement de reflexes causés par mon attitude, mes gestes, mes relations avec lui et qui pourraient aboutir à lui créer de la souffrance. Si je ne l'ai pas évité, il m'échet de prendre ma part de responsabilité dans cette souffrance et il n'est pas justifiable, de la part de l'ami ou du camarade que je me targue d'être, de me dérober lorsqu'appel est fait à moi pour apaiser cette douleur. Car une fois ma responsabilité engagée, peu importe que ce soit par ma faute ou la sienne que souffre l'ami ou le camarade en question, je n'en suis pas moins responsable...

Quelle désillusion, après avoir rencontré sur sa route des camarades avec lesquels on croyait pouvoir cheminer la main dans la main, de s'apercevoir qu'ils ne sont pas ce qu'on imaginait. — « Enfin, avec ceux-là, énonciez-vous en » votre for intime, je pourrai me comporter tel que je suis ; je n'aurai rien de caché ni de dissimulé ; ils

» me comprendront même sans que j'aie
» besoin de m'exprimer ; ils devineront
» mes désirs et je n'aurai même pas besoin de parler pour qu'ils y répondent.
» Aucun nuage ne ternira notre amitié
» et, si pour être maintenue en son insité, elle exige des sacrifices, on ne les marchandera ni ne les plaindra ». Et puis un jour il faut déchanter : ces camarades n'ont de la camaraderie qu'une conception « entr'ouverte » — leur camaraderie est à réciprocité limitée. « Jusqu'ici et pas plus loin » : et tant pis si leur restriction vous met à deux doigts de la ruine morale !...

Nous sommes tellement habitués à ce que ceux qui écrivent soient inconséquents dans leur vie quotidienne et différents de ce qu'ils affichent publiquement, que lorsque nous en rencontrons un qui se montre tel qu'il se décrit, nous ne savons plus où nous en sommes. Avant de nous lier avec celui ou celle qui, par exemple, — base ses rapports avec ses amis sur la réciprocité des gestes ou des actions — n'admet pas que l'amitié puisse engendrer de la douleur ou le tant pis pour toi en matière affective — ou la rupture dans le domaine sentimental sans consentement mutuel — ou l'absence de tendresse ou autres manifestations idoines comme conséquences de l'amitié, etc. — nous devrions avoir assez de bon sens pour prévoir à l'avance que c'est sur nous que peut tomber son choix pour l'application desdites thèses et simplement parce que son déterminisme l'y pousse. Quelle raison pourrions-nous invoquer par la suite pour prétendre qu'il aurait pu choisir quelqu'un d'autre que nous ? Ce qu'il

fallait éviter tout d'abord, c'est de fournir à son déterminisme l'occasion de se manifester à notre endroit.

■

Croit-on que je jouisse autant qu'on pourrait le croire que Chloé se sacrifie et renonce à ce que je me montre affectueux à son égard, alors qu'elle souffre tant de ma froideur ? Mon égoïsme ne se satisfait nullement de ce sacrifice. Je sais parfaitement que Chloé ne se sacrifie que par amour pour moi. Et c'est parce que je le sais, moi qui refuse de me sacrifier et accepte son sacrifice, que je me sens humilié et me méprise en mon for intime...

III

Sans doute, on peut modifier sa voie, changer d'attitude à l'égard d'un camarade, etc., mais la bonne camaraderie ne postule-t-elle pas qu'avant de le faire, on se demandera si on ne lèse pas ledit camarade d'une façon ou d'une autre, ou si ce changement d'attitude ne le fera pas souffrir ? N'est-il pas de bonne camaraderie qu'avant de modifier son attitude, on place le camarade dont s'agit en des conditions telles qu'il n'en sera pas lésé ou n'en souffrira pas ?...

■

J'estime, lorsque l'affection témoignée par l'un n'est pas payée de retour par l'autre, que la bonne camaraderie exige, entre deux camarades qui s'estiment mutuellement, une explication loyale et fondamentale. Explication ayant pour objet de contre-examiner à fond les causes ulti-

mes de l'affection ou de la non-affection dont s'agit. Ce contre-examen doit nécessairement aboutir à l'élimination des causes de non-affection (entre camarades pour de bon, s'entend) car la camaraderie n'est rien si elle ne supprime pas les causes de mésentente...

■

Nul humain en possession de son bon sens n'admettra que la bonne camaraderie ou l'amitié pour de vrai soit créatrice ou dispensatrice de souffrance, de peine, de douleur ; elles doivent être créatrices de joie, de contentement, de satisfaction — sinon, à quoi riment-elles ? La bonne camaraderie, la véritable amitié ne sont jamais chargées négativement, mais *positivement* — elles tendent à la construction, non à la destruction. L'amitié, la camaraderie qui engendrent amertume, aigreur, privation, chagrin se nient elles-mêmes...

■

L'application du principe de la *réciprocité* libère celui à qui l'on rend service d'éprouver qu'en lui a fait l'aumône...

■

Avoir plusieurs ans, certes, mais à condition de tenir entre eux la balance égale. Sans le système de la *balance égale*, tout est arbitraire ou caprice, cruauté ou manque de délicatesse.

■

J'ai tout fait pour que Clorinde renonce à l'amour qu'elle éprouve pour moi. Cependant — et j'ai eu tort — j'ai continué à la fréquenter. Or, elle persiste à me demander de l'aimer, à solliciter mon

affection — l'idée que je me fais de l'amitié implique que je céderai, car, à mon sens, l'amitié postule toujours volonté d'entente...

Supposons que je fasse tout ce qui est en mon pouvoir pour faire faire la connaissance d'un ami à une amie (ou vice-versa) et qu'un jour me retournant vers elle ou lui, pour lui demander de faire un effort analogue, j'éprouve un refus — ne serai-je pas fondé à me considérer comme *exploité* ?

Si un camarade m'invite à un repas et qu'il offre à tous les convives, *sauf à moi*, un dessert auquel je tiens essentiellement, agit-il à mon égard en bon camarade, en ami véritable ?...

Je passe un contrat avec un camarade. Ses clauses ne sont pas tout ce que je voudrais, que je souhaiterais qu'elles soient. J'y souscris quand même, parce qu'en les remplissant, je m'affirme *en partie*. Qui pourrait me reprocher de m'efforcer d'améliorer ces clauses, de façon à ce que je puisse m'affirmer *totale-ment* ?...

Qu'est-ce que l'amitié qui refuse le don de sa personne ? Ou qui humilie l'ami ? Ou le traite en parent pauvre ? Ou en surnuméraire ?

« Je préfère — me dit Séraphine — ne pas recevoir ton amie à la maison plu-

tôt que d'éprouver le moindre sentiment qu'elle pourrait s'y sentir humiliée de quelque façon que ce soit. Si elle nous rend visite, notre maison sera sa maison, en vérité. Quant à moi, durant son séjour, je me regarderai comme en visite chez elle. Si tu ne peux me garantir que tout ton effort tende à réaliser cela, mieux vaut qu'elle ne paraisse pas ici, car ma peine serait grande si le moindre soupçon m'effleurait qu'elle ait pu nourrir le sentiment, ne fût-ce qu'un instant, que pour et en quoi que ce soit, tu aies pu me préférer à elle. »

Malvina se plaint à moi du comportement de certains soi-disant camarades ou amis non seulement à son égard, mais encore envers quelques-unes de ses compagnes : « Ce n'est pas là — s'écrie-t-elle avec irritation — ce que vous nous aviez dépeint lorsque vous parliez ou écriviez de l'amitié ou de la camaraderie ; vous nous décriviez l'une ou l'autre comme toujours disposée à comprendre, à prévenir, à consoler, non à montrer un visage dur, non à arborer un masque d'indifférence, non à engendrer les larmes, l'anxiété, les tourments, la torture sentimentale ! ». J'ai répondu que je n'acceptais pas la responsabilité des gestes et des actes de ceux qui dénaturent, falsifient, caricaturent ou pros tituent (quand ils ne s'en servent pas pour des buts plus ou moins avouables) mon idée de l'amitié, ma conception de la camaraderie...

Quel prétexte invoquerait-on pour nous conseiller de nous abstenir de haïr ceux qui démolissent le palais que nous avons édifié dans la solitude de notre pensée ?

C'est trop demander à ceux dont le cœur est broyé à la vue de l'éroulement de tout ce qui était cher à leur âme : la paix, la joie, l'affection, la tendresse, l'amour. Non, nous ne pouvons plus considérer comme un camarade, comme un ami quiconque démolit une à une nos espérances les plus profondes, nos aspirations les plus enthousiastes, nous plongeant dans le désespoir et le doute. Il suffisait peut-être d'un coup de main, d'un seul coup de main pour empêcher la ruine de l'édifice — et ce coup de main nous a été refusé. Non ! celui qui s'est montré implacable, inexorable, insensible lorsque nous l'avons appelé à notre aide, n'est pas, n'est plus un ami, un camarade. Il n'est désormais qu'un tortionnaire, notre pire ennemi...

■

Il arrive parfois que je rende un service et il arrive aussi que le bénéficiaire ne me tienne pas au courant des conséquences de mon effort en sa faveur. Ou qu'il m'y tienne de mauvaise grâce. Personne cependant ne me forçait à cet effort auquel peut-être je n'ai été conduit que par des raisons qui figurent parmi celles que la raison ignore. Je me fais alors l'effet d'un citron qu'on jette au fumier après en avoir exprimé tout le jus...

IV

On me demandait l'autre jour ce que j'entendais par amitié, puisque ce sentiment (ou cette activité, si l'on veut), je le place sur un piédestal, à ce qu'on dit. Je pose d'abord en principe que la véritable amitié implique que l'ami ira jusqu'à donner sa vie pour son ami ou sans

cela qu'il n'est pas d'amitié sincère. Non, l'amitié n'est pas un sentiment amorphe d'affinités intellectuelles, un vague besoin de fréquenter son prochain. C'est une vie où une confiance mutuelle et sans faille vous lie l'un à l'autre, autant sur le plan de la pensée que sur celui du cœur. L'idée de se refuser à son ami, lorsqu'il fait appel à vous, dans quoi que ce soit qui lui fasse plaisir — même cela comportât-il sacrifice — est étrangère à l'amitié. On n'est jamais fatigué de rencontrer son ami, de s'entretenir avec lui. On a toujours quelque chose à lui dire à quoi on n'avait pas songé lors de la dernière entrevue. On compte les heures qui séparent chaque rencontre. Il n'est pas de secrets pour l'ami. Il connaît tout de vous et vous connaissez tout de lui. Il pleure et il rit avec vous ; il souffre et se réjouit avec vous. Le simple soupçon d'un geste ou d'un dit qui cause de la peine à l'ami est inconnu dans l'amitié. Bien plus, on est toujours à se demander ce qu'on pourrait bien inventer pour procurer plus de joie à l'ami, et on craint toujours de n'en avoir pas fait assez. L'amitié est une sorte d'égoïsme qui trouve son affirmation et son accomplissement dans la satisfaction complète de l'égoïsme de chacun de ceux qu'elle réunit. Voilà comment je comprends l'amitié et même cette esquisse est fort en deçà du tableau que j'en peins en mon for intime...

■

Certainement, dans l'amitié autre que superficielle, dans l'amitié telle que je la conçois, il entre beaucoup de compassion et de pitié, mais non cette compassion et cette pitié qui humilient ou ne sont qu'un désir de se libérer d'une souffrance gênante pour son propre égoïsme. La compassion

et la pitié qu'intègre l'amitié n'ont rien de commun avec la charité, elles sont ennobliissantes et créatrices et non avilissantes ou négatrices, elles émanent du cœur et non du cerveau ; elles consolent, elles guérissent, elles allègent l'effrayant fardeau de la douleur de vivre ; elles instaurent une atmosphère de joie, de contentement, de bonheur, de tendresse, d'affection, d'amour infini qu'aucun obstacle ni mécompréhension ne rebute, attiédit ou décourage. Une atmosphère d'égoïsme pur où chaque participant au contrat d'amitié trouve la pleine satisfaction de son égoïsme. Elles créent en un mot une atmosphère où la souffrance n'a pas cours. C'est pourquoi l'amitié qui ne procède pas exclusivement du cœur, n'est qu'une amitié tronquée et mutilée. Que cette amitié-là ne soit praticable qu'en un milieu restreint, qu'entre « êtres d'exception », nous sommes bien d'accord. Et c'est ce qu'il faut bien considérer.

On se moquera de moi peut-être, on m'accusera de n'être pas de mon siècle, on me taxera d'illuminisme. Je m'en insoucie. Je préfère — viser plus haut que plus bas — les cimes aux bas fonds, l'eau courante des ruisseaux à l'onde des mares méphitiques. Prenez-moi tel que je suis, avec mon incurable utopisme comme vous dites, ou ne m'approchez point. Toute conception de l'amitié inférieure à celle-là laisse mon cœur insatisfait.

Novembre 1939.

Décembre 1943.

Pluralisme

entretien
à
quatre
personnages

LIONEL
CLAIRE
FABIENNE
ROLAND

On peut situer cet entretien dans une chambre sans prétention. Quelques meubles simples, assez banals. Des rayons occupent tout un côté des murs de la pièce, chargés de dictionnaires, de livres de tous formats, de fascicules de revues diverses. Table rectangulaire en bois blanc, sur laquelle il y a tout ce qu'il faut pour écrire. Trois ou quatre chaises paillees ou cannées. Malgré la simplicité de l'aménagement, on sent que la misère ne hante point ce logis, mais qu'il y règne une certaine aisance. Tout est propre. Un vase, rempli de fleurs des champs, orne la cheminée. Quelques reproductions, bien choisies, de chefs-d'œuvres des musées, sont clouées aux parois restées disponibles ; on y remarque même un tableau, encadré avec goût, représentant un nu assez bien traité.

Inutile d'assigner une situation sociale ou un âge quelconque aux personnages prenant part à l'entretien. Ils évoluent en dehors de tout conformisme temporel et, pour eux, c'est la qualité qui importe, non la quantité.

—o—

LIONEL. — Tout est-il préparé pour le dîner ?

CLAIRE. — Ne t'en fais pas, tout est prêt.

LIONEL. — Comme tu as l'air triste !

CLAIRE. — Deux jours que je n'ai aperçu Roland. Et pas même un mot de lui ! Toi, au moins, tu as rencontré Fabienne hier.

LIONEL. — Tu sais aussi bien que moi qu'il a fallu un empêchement sérieux pour que Roland ne te donne pas signe de vie. Il tient autant à toi que tu tiens à lui. Mais tu peux être certaine qu'il sera ici ce soir. D'autant plus que nous avons à faire le point sur les relations de Victor avec Lucie et Delphine.

CLAIRE. — Dommage que tout n'aille pas à la perfection entre eux. Ce sont pourtant de si braves cœurs. Vois-tu, mon ami, il me et scrute mes sentiments, je me rends

fait peine qu'entre eux il y ait toujours quelque chose qui cloche, alors que nous, nous nous entendons si bien avec Roland et Fabienne.

LIONEL. — Peut-être est-ce parce que nous considérons nos rapports avec plus de facilité, parce que nous nous aimons mutuellement en esprit et en vérité, parce que le côté affection baldaie tout ce qui pourrait émaner du côté méfiance, en un mot, parce que c'est le cœur qui domine dans notre petite association. Pourtant, la volonté y joue aussi son rôle. Nous nous sommes promis de ne point nous faire souffrir les uns les autres et, en gens qui veulent ce qu'ils font, nous tenons notre promesse. Il nous en a coûté parfois, mais ce pacte, nous l'avons réalisé. Des relations telles que les nôtres ne pouvaient se baser que sur la décision bien arrêtée d'en faire un foyer de bonheur pour nous quatre. Je suis si heureux de voir Roland aux petits soins pour toi, un pas de plus et on pourrait dire qu'il ne vit sentimentalement que par toi et pour toi. Et cela sans que Fabienne puisse un moment s'estimer désavantagée par l'amour qu'il te porte.

CLAIRE. — N'en est-il pas de même concernant ton amour pour Fabienne? Quelle tête ferais-tu si elle ne venait pas ce soir?

LIONEL. — Et ce qu'il y a de plus beau dans tout cela, c'est que nous continuons à nous chérir profondément... A vrai dire, nous ne nous sommes jamais autant aimés que depuis que Fabienne est entrée dans ma vie.

CLAIRE. — C'est pourtant vrai et, pour ma part, mon amour pour toi n'a jamais été aussi grand que depuis que Roland a pris place en la mienne.

LIONEL. — Vois-tu, chérie, c'est parce que nous avons pris la bonne voie. Je ne te préfère pas à Fabienne et je ne la préfère pas à toi. Vous êtes toutes deux mes *amies uniques*, différentes pourtant l'une de l'autre, vous complétant, mais ayant une part égale en ce qu'il m'est possible de produire d'affection.

CLAIRE. — Quant à moi, lorsque je sonde

compte que je ne le préfère pas à Roland et que je ne le préfère pas à toi. Ainsi, ami très cher, nos capacités d'affection se font écho.

LIONEL. — Sans compter qu'en Fabienne tu as une amie sûre, à toute épreuve, qui ne sait pas ce qu'est la jalousie, dont la confiance en toi ne connaît pas de bornes. Je me demande souvent si tu ne pourrais pas, le cas échéant, compler davantage sur elle que sur moi?

CLAIRE. — Et je la paie de retour.

LIONEL. — Certes, tu le lui rends bien. Et tu m'en vois si content. Les manifestations de leur affection pour toi, qu'il s'agisse de Fabienne ou de Roland, sont si évidentes qu'il serait incompréhensible que tu ne l'ingénies pas à le montrer pour eux ce qu'ils escomptent que tu sois.

CLAIRE. — Ils font de même...

LIONEL. — Tout naturellement. Dans ces cas-là, la réciprocité est chose tellement indiquée que seule la sécheresse de cœur en complique la réalisation.

(On entend frapper. Claire va ouvrir. Entre Fabienne. Les deux femmes s'embrassent affectueusement. On sent qu'il n'y a rien, mais rien d'affecté dans ce geste, tant il est spontané. Fabienne se dirige ensuite vers Lionel, qui l'étreint tendrement.)

CLAIRE. — *(Vivement.)* Et Roland?

FABIENNE *(se dégageant de l'étreinte de Lionel, mais demeurant à côté de lui.)* — Il est sur mes talons. Il ne lui a pas été possible, je te l'affirme, de t'envoyer hier le pneu convenu. Comme tu as dû te faire du souci! Aussi, l'ai-je grondé, tout en l'excusant. Si tu savais combien il était vanné quand il est rentré, si las que le courage lui a manqué pour se mettre à écrire. Il s'est jeté sur le lit, sans vouloir même manger un morceau. Ce voyage de seize heures de suite, dans un train archi-bondé, ce voyage accompli debout l'avait réduit à rien. Malgré tout je l'ai bien grondé.

CLAIRE. — Je sais que tu me connais... Mais quelqu'un monte... C'est son pas... A frappee...

(Elle va ouvrir. Roland pénètre dans la pièce.)

Te voilà enfin, vilain ! Voyons, étais-tu aussi anéanti que cela que tu n'aies pu m'envoyer une ligne. Tu sais bien...

(Elle se précipite dans ses bras. Roland l'embrasse longuement, passionnément.)

ROLAND. — Oui, je sais... Je sais quelle est ton inquiétude quand une journée se passe sans que nous nous voyions ou que nous ayons échangé une lettre. Mais j'étais à bout de force, recru, mort de fatigue, incapable de rassembler mes idées. Tu me pardonnes, n'est-ce pas, amie chérie ?

(Pendant qu'ils échangent ces paroles, Fabienne et Lionel devisent intimement. Soudain, Lionel semble s'éveiller d'un rêve.)

LIONEL. — Et moi qui ne te disais même pas bonjour. Quel sot je fais ! Mais qu'est-ce que ce petit paquet ?

ROLAND. — Un tout petit cadeau pour Claire. L'édition originale de « On ne badine pas avec l'amour », tu te souviens, cette pièce qu'ensemble nous avons été voir jouer au Français.

FABIENNE. — Comme c'est vrai, ça. Non, on ne badine pas avec l'amour.

LIONEL. — Badiner avec l'amour, en plaisanter est le propre de la bête de troupeau ou de l'assidu des maisons closes. Traiter à la légère des sentiments est le propre des esprits superficiels, frivoles, qui ne savent pas ce que c'est qu'aimer, se sentir complété, achevé, accompli par un autre être à un point tel que, sans lui, — sans eux, quand il y a pluralité, — votre vie vous apparaît mutilée, vide, dénuée de tout ce qui peut la rendre supportable, douce, fleurie, illuminée... Je plains les sous-hommes qui ne voient dans l'amour que la satisfaction d'une nécessité d'ordre physique, et même en serait-il ainsi que je ne comprendrais pas qu'on en plaisante davantage que de toute autre nécessité physiologique. Qu'on me qualifie de moraliste, je m'en moque, mais je n'ai que pitié pour les incultes, les faiseurs de bons mots, qui tournent en

ridicule les sécrétions de l'organisme humain, quelles qu'elles soient.

FABIENNE. — Voilà ce qui me plaît tant en vous deux, en toi, en Roland. C'est que vous répugne l'amour envisagé comme un simple impératif physiologique... Rien ne m'éloigne plus d'un homme ou d'une femme que la conviction qu'il considère son partenaire comme un instrument de plaisir, c'est-à-dire, pour l'homme, quand on y réfléchit bien, comme le déversoir d'un trop-plein glandulaire gênant.

CLAIRE. — Non pas — et je te sais d'accord avec moi là-dessus — que la volupté qui résulte des manifestations amoureuses — et j'ajoute : peu importe le moyen par quoi elle est obtenue, cette volupté — comporte quoi que ce soit de répugnant ou de blâmable en soi, mais ce qui me fait horreur, c'est l'amour physique envisagé comme une fin en soi, c'est-à-dire considéré autrement que comme l'accompagnement du duo que constitue l'attraction éprouvée et voulue de deux êtres sélectionnés en raison de leurs qualités de cœur et d'esprit — et on peut remplacer duo par trio ou quatuor. Qu'est l'amour physique s'il n'est pas l'accompagnement d'une éthique et d'un sentiment ? Une harpe sans cordes, un vaisseau sans mâture, un aigle sans ailes...

ROLAND. — Voyez-vous, l'amour est bien recherché de complément éthique, sentimental, physique, attirance vers tels ou tels êtres affinitaires, mais il est aussi autre chose. C'est un véritable dédoublement de la personnalité, au cours duquel les êtres que vous aimez se muent en autant d'autres vous-mêmes, où vous vous transformez en autant d'autres eux-mêmes. L'amour égale consommation mutuelle, si je puis me servir de ce terme à la Stirner. Ces êtres vous consomment sans rencontrer en vous de réticences ou de dérobes ; vous les consommez sans rencontrer en eux de réserves ou d'hésitation. Vous leur abandonnez tout, ils ne gardent rien. Et si, pour tous ceux qu'on aime, il en va autrement, on n'obtient que tourments et larmes.

LIONEL. — Aimer, c'est renoncer à se tenir sur la défensive à l'égard des aimés. En

amour, il n'est pas d'empiétement possible sur la personnalité des aimés. Puisqu'il y a autant de vous en eux que d'eux en vous. Sans cette interpénétration psychologique, il n'est pas d'amour, de véritable amour.

FABIENNE. — Et, cependant, il n'y a, dans cette interpénétration réciproque, ni dépendance ni sujétion.

LIONEL. — Evidemment. Il n'y a qu'à en revenir aux liens qui nous unissent, tous les quatre; à notre petite alliance. Ne sommes-nous pas parvenus à ce point d'intercompréhension mutuelle que nous ne saurions concevoir que l'un de nous soit une occasion de soucis pour n'importe lequel des trois autres, lui cause une peine quelconque? Ne sommes-nous pas, pris individuellement, pour chacun d'entre nous, ce que celui-ci attend que nous soyons: affectueux, aimant, caressant, tendre et passionné à la fois?

CLAIRE. — Oui, c'est bien le secret de notre entente: amis et amants à la fois. Oui, chacun de nous est exactement pour chacun des autres ce que celui-ci demande qu'il soit. C'est bien là le résultat concret de ce dédoublement dont tu viens de parler, mon cher Roland. Une partie de chacun de nous, parce qu'il les aime, a pris logement chez les autres; c'est pourquoi il ne lui est pas difficile de prévoir ce que chacun de ces autres attend de lui. Il n'y a là ni sacrifice, ni renoncement, mais bonne volonté et réalisation compréhensive, effort que l'affection que nous nous portons les uns aux autres rend d'une aisance élémentaire.

FABIENNE. — Pour ce qui est de Lionel et de moi, nous n'y sommes pas arrivés du premier coup. Te souviens-tu, Claire, du temps qu'il m'a fallu pour comprendre tout cela? Je ne pouvais me faire à lui, les affinités entre nous me paraissaient si peu consistantes; je m'imaginai aussi qu'y répondre entraînerait je ne sais quelle main-mise sur ma personnalité. Et je le savais malheureux et que ma froideur le désespérait. Il n'ignorait rien de ce qui se passait en moi, des causes de ma réserve, des motifs de mes réticences. Il savait que mes hésitations, ma répugnance —

c'est pourtant le terme exact — avaient leur source dans une sorte de « phobie » nerveuse, involontaire, incontrôlable, stupide même...

(S'adressant à Lionel :)

Lionel, je n'avais pas le moindre doute que tu m'aimais et que ne fût sincère ton amour, et qu'aucune circonstance ne pourrait l'ébranler; j'étais convaincue qu'il était solide et durable. Ah! je souffrais, moi aussi, tu peux le croire. Je me rendais compte qu'au début de nos relations, quand tu t'es déclaré, j'aurais dû t'écartier, loyalement, mais résolument. Me laisser aimer par toi sans te le rendre, ma fierté ne s'en accommodait pas. Il m'était tellement désagréable de recevoir de toi sans te rendre ce que tu attendais de moi! J'avais horreur de cette situation de débiteur qui ne peut faire honneur à la lettre de change tirée sur lui, sans que le tireur la fasse jamais protester. Je me sentais humiliée, honteuse de moi-même. Je savais que « l'amour ne peut se payer que par de l'amour » — je puis, moi aussi, citer du Stirner. On pourrait donner tout ce que l'on possède, se dévouer entièrement, ce ne servirait de rien: l'amour appelle l'amour. Mon remords était grand de t'avoir laissé t'engager à fond au lieu de t'avoir éloigné dès l'abord. Que je me sentais coupable à ton égard! Tu avais tant de peine et aucun raisonnement ne pouvait tenir contre cette voix intérieure qui me répétait: « C'est ta faute. » Et quand je pense que cela a duré des années! Jusqu'au jour où mes yeux se sont décollés. Par la réflexion, en faisant appel au bon sens, aussi par un effort de volonté insistante, je me suis débarrassée de cette malheureuse phobie dont, en mon for intérieur, je ne pouvais nier le caractère injurieux pour toi. Je me suis persuadée enfin qu'aucune considération ne pouvait tenir contre *le fait* que j'avais laissé croître ton amour pour moi et que, étant donné ton tempérament, le temps n'avait fait que le cimenter. Je sentais le poids de ma responsabilité. Je me jugeais insensible, cruelle, impitoyable même... Enfin, à force de m'interroger, de

me condamner, j'ai mis fin à ce désaccord qui m'était insupportable. Alors, tout est devenu aisé et clair dans nos relations... Je sais bien que tu m'as pardonné tout ce que je t'ai fait endurer...

LIONEL. — Je ne t'en ai jamais voulu, Fabienne, même aux heures les plus sombres. Je te trouvais parfois si dure, si inexorable, que ma douleur était inouïe. Mais *je t'aimais* et, malgré mon immense chagrin, malgré ce que je laissais extérioriser de la désolation qui me déchirait, il m'était impossible de t'en vouloir. Quelqu'un qui n'aurait pas connu la véritable profondeur de mes sentiments pour toi m'aurait volontiers accusé de capituler, mais puisqu'il me semblait que tu ne me comprenais pas comme je souhaitais que tu le fisses, il n'y avait pas capitulation de ma part, mais persévérance. Je ne pouvais même pas t'en vouloir de ne pas saisir les raisons qui me dictaient mon attitude envers toi, d'autant plus que je n'ignorais rien de ce qui se passait en toi, ni des phénomènes nerveux que tu ne pouvais alors surmonter. Faute de les regarder bien en face, de te coller avec eux, si j'ose employer cette métaphore. J'acceptais une situation fautive, bien sûr, qui me déchirait sentimentalement et sensuellement, c'est entendu, mais je t'aimais, *je tenais à toi*, et bien loin de capituler, j'avais foi en mon amour pour toi. Intérieurement, une voix me disait, à moi, qu'un jour viendrait où tu me comprendrais, où tu me paierais de retour. Et cela aussi, parce que j'avais approfondi ta bonté d'âme naturelle.

ROLAND. — Comme c'est compliqué, tout ça. J'ai suivi de près ce que vous me permettez tous deux d'appeler votre manège. J'ai très vivement déploré tout ce qu'il a engendré de souffrance inutile pour vous deux ; *inutile*, je t'ai toujours pensé. Je le déplorais d'autant plus que c'est moi qui vous ai fait connaître l'un à l'autre et que c'était pour moi une responsabilité que je ne cherchais pas à éluder. Vos tourments ont été les miens. Je te l'ai dit tant de fois. Fabienne, tu attachais trop d'importance à

des impressions relevant d'une thérapeutique appropriée. Enfin, n'en parlons plus : tout est bien qui finit bien.

FABIENNE. — Compliqué, cela est bientôt dit... Enfin, ne revenons pas sur ce qui n'est plus que du passé. Mais ne trouves-tu pas qu'autant compliquées, sinon davantage, sont les relations qu'entretiennent entre eux nos amis Victor, Lucie et Delphine ?

CLAIRE. — Lucie est rongée par le doute et cela la rend malheureuse. Victor l'aime-t-il réellement ? L'aime-t-il d'amour ? Assurément il se montre prévenant, tendre à son égard, mais elle n'est pas certaine de ses sentiments. De là son inquiétude. La confiance lui fait défaut. Victor — je le lui ai dit bien souvent — a eu le grand tort, non de lui manifester, mais de lui *laisser sentir* qu'il lui préférerait Delphine. Il a beau se montrer empressé auprès d'elle, lui céder sur bien des points, lui consacrer même plus de temps qu'à Delphine, Lucie *sent* que celle-ci est la préférée. Delphine, de son côté, a beau témoigner à Lucie une affection sans alliage, la traiter en amie intime, s'éclipser même quand elle apparaît, elle reste la *préférée*. Or, Lucie est, de par sa nature, la femme d'un amour unique. Elle me semble incapable, pour le moment, de concevoir qu'on puisse nourrir deux amours en même temps. Victor, je le lui ai représenté, aurait dû s'en enquérir au début. Il aurait dû refuser l'amour qu'elle lui offrait — puisque c'est elle qui a commencé — ou, puisqu'elle acceptait la situation comme un pis aller, ne pas la troubler en la laissant conclure qu'il préférerait Delphine... « On ne badine pas avec l'amour »... Victor savait, je l'en avais prévenu, quelle femme sensible et fine est notre amie Lucie.

ROLAND. — Je n'ai jamais compris qu'elle, la femme d'un amour unique, se soit proposée à Victor. Delphine l'avait précédée dans le cœur de Victor. Lucie savait donc à quoi s'en tenir...

FABIENNE. — Nous nous sommes souvent entretenues de ces choses, Lucie et moi.

Peut-être, en s'offrant à Victor, n'a-t-elle fait que suivre une impulsion momentanée, d'ordre physiologique. Peut-être a-t-elle cru, se fiant à certaines de ses paroles, qu'il tiendrait entre elles deux la balance égale, non pas extérieurement, mais dans les profondeurs de son être sentimental. Lucie demeure sous l'impression qu'elle n'est pas indispensable à la vie de Victor ; que s'il montre qu'il tient à elle, il pourrait finalement s'en passer, alors qu'elle a acquis la conviction qu'il ne pourrait faire sa vie sans Delphine. Le rôle de « satellite » ne convient pas aux aspirations amoureuses de Lucie. Elle craint de n'être pour Victor que de la chair à plaisir, un prétexte à délasserment, une halte sentimentale, elle qui appelle de tous ses vœux la venue d'une « âme sœur ». Elle n'a pas rompu avec lui, parce qu'elle l'aime encore, aussi parce qu'il tient à elle et le lui fait comprendre, mais elle n'est pas satisfaite. Elle est persuadée qu'il ne se rend pas compte du sacrifice que représente pour elle un partage contraire à son tempérament. Et, pourtant, elle admet la priorité de Delphine.

ROLAND. — Tu connais la thèse de Delphine. Il lui indiffère d'être ou non la préférée, de jouer dans la vie de ceux qu'elle aime un rôle de premier ou de second plan, pourvu qu'elle y occupe une place..

FABIENNE. — Lucie me racontait l'autre jour que dans une lettre dont elle se rappelle tous les termes, Victor lui avait manifesté son intention de la rendre heureuse. Ou quelque chose d'analogue. Que voulait-il dire ? Elle redoute que « la rendre heureuse » sous-entende, pour lui, l'employer à satisfaire ce qu'elle dénomme son « égoïsme masculin ». Elle l'aime encore, mais elle le juge trop personnel, s'insouciant de faire souffrir ceux qui l'aiment ou éprouvent de la sympathie pour lui. « Je ne demande à personne de souffrir à cause de moi », dit-il. Fort bien, mais à condition de ne pas créer l'occasion de faire souffrir. Quoi qu'il en soit, elle souhaitait avoir trouvé en lui son compagnon de

route, l'homme de sa vie. Or, il est déjà tout cela pour une autre femme. Pourquoi Victor, qui n'est dénué ni de tact ni de délicatesse, ne s'explique-t-il pas carrément avec les deux femmes et ne leur déclare-t-il pas que toutes deux occupent une place égale dans son existence ?

LIONEL. — Il m'a assuré l'avoir fait, mais qui a parlé ? Ses lèvres ou son cœur ? C'est toujours là où en revient Lucie. Je suis avec beaucoup d'attention le déroulement des relations que vivent ces trois amis. Ils me sont trop chers pour que l'évolution de leurs rapports ne me tienne pas à cœur. De ce que j'en sais, de l'étude de cas analogues au leur, il appert que pour qu'elle réussisse, la pluralité en amitié ou en amour ne peut comporter ni hiérarchie de sentiments ni préférence d'aucune sorte. La préférence est source d'humiliation en son essence : à l'humiliation infligée à ceux qui se savent relégués à l'arrière-plan, ne remédient ni les protestations verbales ou écrites ni les manifestations extérieures. Il y a, également, dans la préférence, de l'injuste et de l'injustifié à l'égard de qui se sent inférieurisé. Il se demande en quoi il peut avoir « démerité » de l'amitié ou de l'amour de l'aimé ou de l'ami, pour se voir attribuer une amitié ou un amour de second choix. En quoi a-t-il manqué ? Qu'on le lui fasse savoir et il avisera ! Son amitié ou son affection est-elle d'un aloi moins pur, d'une sûreté moins absolue que l'amitié ou l'amour dispensé par les préférés ? Puisqu'une nouvelle amitié, un amour nouveau j'indique que dans ceux qui l'ont précédé, on n'a pas rencontré le complément qui justifie l'amitié nouvelle ou le nouvel amour, pourquoi cette préférence, laquelle sous-estime l'importance du complément obtenu ? J'opine que la préférence est fonction d'une indigence de cœur, d'une absence de sens moral, un signe d'irréflexion : c'est cette carence qui cause le doute, le ressentiment, la douleur que traînent à leur suite tant d'expériences plures... Vous savez tous

trois mon point de vue à ce sujet, qui est le vôtre, d'ailleurs, et je crois que nous ne sommes pas près d'en démordre. La pluralité en amitié ou en amour — pour de bon, bien entendu — n'est concevable que restreinte, très restreinte même, et ne réussit que là où la balance entre les amis et les aimés est exactement équilibrée. Tous les documents que j'ai réunis jusqu'à ce jour me démontrent que là où cet équilibre fait défaut, il y a échec. Certes, l'expérience se poursuit, engendrant amertume, aigreur, insatisfaction, elle continue à cause de raisons purement sentimentales. Ou elle cesse, laissant derrière elle une traînée de regrets, de découragement, de défiance à l'égard de tout ce qui est amitié ou amour, parfois d'irréremédiable désespérance. Nous savons que pour les sensibles et les conscients, c'est seule la durée qui confère de la valeur à une expérience. Comparez toutes ces tentatives avortées à ce qui se passe entre nous : point de grincements dans les rouages. La cause : la préférence n'a pas droit de cité chez nous et cela parce que nous sommes unis, parce que nous nous aimons en esprit et en vérité.

FABIENNE. — C'est vrai. Et quand je pense que certains prétendent que la préférence, comme la jalousie, est inhérente à la nature de l'homme !

LIONEL. — Evidemment, c'est humain, très humain, trop humain... Mais la pluralité, en amitié comme en amour, se situe par delà cet humain-là... Elle est seulement à l'usage d'êtres d'exception : les sensibles qui ne veulent pas être cause de souffrance, les conscients qui ont appris à se surmonter eux-mêmes... Tout le reste est boniments !

CLAIRE. — Si nous allions dîner...

1^{er} octobre 1943.

Montaigne et l'amitié

(dialogue)

A. — Eh bien occupes-tu toujours tes loisirs à relire les « Essais » ?

B. — Oui, et j'en tire « moult » profit moral. Justement, je relisais hier le chapitre xvii du 1^{er} livre, chapitre que Montaigne consacre à l'Amitié.

A. — Je sais que c'est l'un des traités les plus remarquables qui aient été composés sur l'amitié. On rencontre rarement des liens aussi intimes et aussi noués que ceux qui unissaient Montaigne à La Boétie.

B. — Montaigne le reconnaît lui-même, puisqu'il considère leur amitié comme si entière et si parfaite, qu'il n'est guère exemples de semblables.

A. — En effet, je me souviens qu'il écrit que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

B. — Montaigne admet d'ailleurs qu'il existe d'autres amitiés, qu'il qualifie de « communes ». Ce ne sont, explique-t-il, qu'accointances et familiarités, nouées par quelque occasion ou commodité. Il témoigne assez de méfiance à l'endroit de ces amitiés de second ordre et il conseille de se conduire avec prudence à leur égard ; si bien qu'il faut, en ce qui les concerne, aimer son ami comme si quelque jour on devait le haïr, le haïr comme si quelque jour on devait l'aimer ; il qualifie d'abominable ce précepte, qu'il emprunte à un certain Chilon, mais il le juge « salubre » dans les amitiés ordinaires et coutumières, amitiés auxquelles il applique ce dit d'Aristote : « O mes amis, il n'y a pas d'amis ». On sent son mépris pour ces amitiés de deuxième zone, de même que pour les bienfaits et les services qu'elles comportent et il les met triomphalement en parallèle avec la souveraine et mattresse amitié qui le liait à La Boétie, amitié

où ils ne se réservaient rien en propre —
« ni qui fut ou sien ou mien ».

A. — Certains ont reproché à Montaigne de placer l'amitié au-dessus de l'amour en général, de l'amour familial et conjugal en particulier.

B. — Il s'agit de comprendre Montaigne, qui n'envisage que l'amour, entendu physiquement, désir qui perd de son intensité par la jouissance. L'amitié, à rebours, se nourrit, s'élève, s'accroît, par la jouissance, car elle est d'ordre spirituel et s'affine par l'usage. Quant à l'amour filial, il est fondé principalement sur le respect ; il cite assez brutalement, selon l'esprit de son temps, Aristippe, auprès duquel on insistait quant à l'affection qu'il devait à ses enfants, parce qu'ils étaient sortis de lui : Aristippe se mit à cracher et répondit que son crachat était aussi sorti de lui, de même qu'en sortent les poux et les vers. Il cite aussi brutalement la réponse d'un autre que Plutarque voulait induire à s'accorder avec son frère ; « Je n'en fais pas », répondit l'autre, plus de cas pour être sorti du même trou ». Montaigne, en résumé, estime que les relations créées par le sang ont contre elles qu'elles n'ont pas été choisies ; votre père ou vos frères peuvent vous être antipathiques, n'avoir avec vous aucun point de contact moral, etc. C'est pourquoi il situe sur un plan supérieur l'amitié, œuvre d'élection, qui n'est dictée ni par la loi ni par la nature, mais émane de la « liberté volontaire ».

A. — Est-ce que Montaigne ne se montre pas quelque peu méprisant pour la femme quant à la compréhension de l'amitié comme il l'entendait : « chaleur générale et universelle, constante et rassise, toute douceur et polissure, qui

n'a rien d'âpre ou de poignant » — ce sont, si je me souviens, ses propres termes ?

B. — En effet, Montaigne juge que la « suffisance ordinaire » des femmes les rend impropres à cette amitié-là, leur âme ne lui paraît pas assez ferme pour « soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable » ; selon lui, le sexe féminin n'a pu encore parvenir à la conception de l'amour physique allié à l'amitié, c'est-à-dire « entier » ; leur conception de l'amour comporte qu'il s'évanouisse et s'alanguisse dès qu'il devient amitié. L'auteur des « Essais » écrit ici avec l'esprit de son temps ; je crois, pour ma part, qu'il y a des femmes (et peut-être plus nombreuses qu'on le suppose) susceptibles d'amitié au sens où l'entendait notre célèbre essayiste et même fort capables d'allier l'amour sentimental et charnel à l'amitié « spirituelle ». On pourrait en citer force exemples.

A. — Je sais bien que toi, tu ne donneras jamais tort à la femme... Tu la justifies toujours.

B. — Pas toujours, tu le sais bien. Tu connais mon aversion pour la femelle frivole et à cervelle d'oiseau, pour la coquette, pour la flirteuse, pour la coquette d'aventures, pour la prostituée bienévolée ou salariée, mais, dans ce cas-ci, est-ce que l'homme — le mâle, le patron — a jamais cherché en ses compages des « amies au sens où l'entendait notre auteur ? Ne voit-il pas le plus souvent en elles tantôt un objet de luxe, tantôt un instrument de plaisir charnel, tantôt une bonne ménagère doublée d'une bonne génitrice, tantôt enfin une associée sûre dans ses entreprises industrielles ou commerciales, légales ou non. Je postule, moi, que c'est la faute

de l'homme — la faute originaire — s'il ne rencontre pas plus souvent de femmes capables d'amitié vraie et profonde. Et je maintiens mon dire, face aux affirmations ou invectives des moralistes, classiques ou non, touchant l'infériorité féminine.

A. — C'est à examiner de près et à creuser sérieusement. D'ailleurs, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, c'est de l'amitié née entre Montaigne et La Boétie. Je crois me souvenir qu'il l'avait douée de qualités exceptionnelles.

B. — En effet, le début de cette amitié avait été semblable à un coup de foudre. Montaigne ne cherche pas à en analyser les causes. — « Parce que c'était lui, parce que c'était moi » — Elle n'avait pas perdu de temps pour se manifester et ne s'était pas réglée sur le modèle des « amitiés molles et régulières », auxquelles il faut tant de « précautions, de longue et préalable conversation »... Leur affection réciproque était si ardente et « découverte jusqu'au fond des entrailles l'un de l'autre que je connaissais la sienne comme la mienne, mais que je me fusse plus volontiers fié à lui qu'à moi ». Ailleurs, décrivant les caractères de cette amitié, Montaigne écrit qu'elle ignore la division, la différence, le bienfait, les obligations, la reconnaissance, la prière, le remerciement et ainsi de suite. Tout est commun entre amis de cette sorte : volonté, pensée, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance « n'étant qu'une âme et deux corps, ils ne peuvent ni prêter, ni ajouter rien ». (La Bible dit aussi de David et de Jonathan qu'ils n'étaient qu'« un cœur et qu'une âme »). Dans cette amitié-là, c'est celui qui reçoit qui oblige celui qui donne ; c'est celui qui reçoit qui fournit le

« contentement » à son ami « d'effectuer à son endroit ce qu'il désire le plus ». Cette amitié est indivisible, chacun se donne si entièrement à son ami qu'il ne réserve rien pour ailleurs, « chacun voudrait être double ou triple ou quadruple et être doué de plusieurs âmes et plusieurs volontés pour pouvoir les livrer à l'autre ». La pluralité des amitiés lui semble chose vulgaire. L'amitié qui possède l'âme et la régenté en toute souveraineté, il est impossible de la doubler.

A. — Montaigne se laisse évidemment entraîner ici trop loin pour soutenir sa thèse, quoiqu'à vrai dire beaucoup d'amis égale zéro d'amis. Mais est-ce que Montaigne ne s'est pas élevé contre l'homosexualité ?

B. — Oui, il a déclaré cette « autre licence grecque justement abhorrée par nos mœurs ». D'autre part, la superficialité de telles amours ne lui disait rien, mais il apercevait chez les grecs « le désir d'une conception spirituelle par l'entremise d'une beauté corporelle » et, une fois celle-ci fanée, l'espoir, par cette association mentale, par la bonne grâce et la beauté de l'âme, d'établir « un marché plus ferme et plus durable ». Enfin — écrit-il — tout ce qu'on peut invoquer en faveur de l'Académie, c'est que c'était un amour se terminant en amitié. Il ne semble d'ailleurs pas qu'il y ait jamais eu attraction physique entre Montaigne et La Boétie.

A. — Je crois me souvenir que cette belle amitié (1) a duré peu de temps.

B. — En effet, quatre ans. C'est ainsi qu'il exhale ses regrets : « Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner languissant et les plaisirs même qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler,

me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérober sa part. J'étais si fait et accoutumé à être deuxième qu'il me semble n'être plus qu'à demi ».

A. — Cela nous change de la plupart des amitiés contemporaines, si peu profondes, si volages, si inconstantes, basées sur l'intérêt du moment ou le profit futur.

B. — Montaigne cite, au cours de ce chapitre fameux, ce vers d'Horace : « Tant que j'aurai ma raison, je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami » et cette phrase de Cicéron : « L'amitié ne peut être solide que dans la maturité de l'âge et de l'esprit ». Cependant, La Boétie comptait de seize à dix-huit ans lorsqu'il contracta amitié avec Montaigne. Il possédait surtout la maturité d'esprit, puisque Montaigne lui donne seize ans quand il composa le traité de la « Servitude Volontaire ». Pour ma part, je pense en premier lieu que de pareilles amitiés ne se peuvent concevoir — hors de toute question d'âge — sans la maturité de l'esprit, en second lieu qu'elles sont le fait de tempéraments d'exception. Heureux devons-nous nous estimer lorsque nous rencontrons un de ces « uniques » — homme ou femme — qui ne considèrent pas l'amitié comme un jeu, un amusement, une distraction, mais comme ce qu'il y a peut-être de plus important dans la vie. L'amitié-girouette n'a jamais produit qu'amertume et souffrance. Sachons choisir nos amis — féminins comme masculins — voilà la moralité de ce chapitre.

15 décembre 1943.

(1) Elle fut interrompue par la mort de La Boétie.

à propos de l'Abbaye de Thélème

(dialogue)

A. — Décidément, tu en tiens pour les classiques du seizième siècle ; l'autre jour, tu étais plongé dans la lecture de Montaigne, aujourd'hui, c'est Rabelais qui t'occupe. Je ne te savais pas si fier du père de Gargantua et de Pantagruel.

Z. — J'aime en Rabelais le satirique et j'admire son adresse à énoncer, en riant et batifolant, de dures critiques qui n'auraient pas passé si aisément s'il avait joué au moraliste sévère. D'ailleurs Rabelais savait s'accommoder avec la religion et c'est à l'abri des bulles papales qu'il opérait, si j'ose dire. Le fait est qu'à Rome, il trouva l'amour des lettres, la tolérance et la sécurité qu'il n'aurait pas trouvées dans les pays où triomphait la Réforme. Son ancien correspondant Calvin lui fit le plus grand tort en le désignant comme faisant partie du troupeau des plus incorrigibles libertins, comme on dénommait les libres penseurs en ce temps-là. Ce que justement n'était pas le joyeux curé de Meudon...

A. — Les avis sont partagés. Si Rabelais n'eut pas à se plaindre de la cour papale, on ne saurait oublier que lorsqu'il quitta la France, il allait être décapité d'accusation et emprisonné. A son retour, tu te souviens que la Faculté de Théologie dénonça et censura le « Quart Livre » et défendit de l'exposer et de le vendre. Il fallut qu'un prince de l'Eglise — le cardinal de Châtillon — s'entremît auprès de François 1^{er} et obtint de lui qu'on cessât les poursuites. Et qu'as-tu découvert de nouveau dans l'œuvre de Rabelais ?

Z. — En ce moment, je me délecte en la lecture des chapitres 51 et suivants de Gargantua. Justement, je ne parviens pas à me rassasier de ce passage que tu connais fort bien : « Toute leur vie estoit employée non » par loix; statuz ou reigles, mais selon » leur vouloir et franc arbitre : se levoient » du lit quand bon leur sembloit, heu- » voient, mangeoient, travaiilloient, dor- » moient quand le desir leur venoit. Nul » ne les esveilleoit, nul ne les parforceoit

» ny à boyre, ny à manger, ny à chose
» aultre quelconques. Aynsi l'avoit estably
» Gargantua. En leur réigle n'estoit que
» ceste clause : Fay ce que vouldras, parce
» que gens liberes, bien nez, bien instrulctz
» conversans en compaignies honnestes ont
» par nature un instinct et aiguillon qui
» tousjours les poulse à faitcz vertueux et
» retire du vice, lequel ilz nommoient hon-
» neur. Iceulx, quand par vile subjection
» et contraincte sont deprimez et asserviz,
» détournent la noble affection, par laquel-
» le à vertuz franchement tendoient, à dé-
» poser et enfreindre ce joug de servitude :
» car nous entreprenons toujours choses
» deffendues et convoitons ce qui nous est
» denié ».

A. — Rabelais se montre ici aussi profond philosophe qu'excellent moraliste, un libre moraliste s'entend. D'ailleurs, l'abbaye de Thélème n'était pas un lieu de débauche ou de relâchement, comme certains ont feint de le croire. L'idée n'en serait jamais venue à notre auteur : « Jamais ne fussent veues dames tant propres à tout acte muliebre, honneste et libere que là estoient »... « Quand le temps venu estoit que aucun d'icelle abbaye, ou à la requeste de ses parens ou pour aultres causes, voulust issir hors, avecque soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit prins pour son devot, et estoient ensemble mariez ; et si bien avoient vescu à Thélème en dévotion et amytié, encore mieulx la continuoient-ils en mariage, d'autant se entreaymoient-ils à la fin de leurs jours comme le premier de leurs nopces... ». Tout y figure : respect de l'autorité familiale, amour constant... Tu ne m'écoutes plus ?

Z. — Mais si, mais si. Je sais bien qu'on a calomnié Rabelais. On ne lui pardonnait pas de fustiger l'hypocrisie et le fanatisme et l'intolérance qui régnaient en son époque, œuvre qui est le propre de tout moraliste sincère. Or, je pensais à la volonté d'harmonie qui liait si étroitement les Thélémistes les uns aux autres. Grâce à cette

liberté dont ils jouissaient — et du fait que rien ne les contraignait à le faire — ils « entroient en louable émulation de faire » tout ce que à un seul voyoient faire. Si « quelqu'un disoit : beuvons, tous beuvoient. » Si disoit : jouons, tous jouoient. Si disoit : allons à l'esbat ès champs, tous y alloient ». Rabelais s'était donc aperçu que la base de l'entente, de l'harmonie, se trouvait dans la solidarité et la réciprocité. Il est clair qu'au moment où l'un des Thélémistes exprimait le désir de boire, de jouer ou de s'ébattre aux champs, les autres n'éprouvaient ou ne sentaient pas le même besoin ; cependant, pour ne pas rompre l'harmonie du milieu, les autres consentaient à se sacrifier — relativement, d'ailleurs, puisque le lendemain ou le surlendemain, ce pouvait être leur tour d'exprimer un désir auquel (toujours pour ne pas déranger l'harmonie) leurs compagnons se conformeraient. Quelle belle vie auraient menée les Thélémistes si l'abbaye de Thélème avait existé ailleurs que dans l'imagination de son créateur !

A. — Ceci n'est pas tout à fait exact. On sait aujourd'hui que l'idée de l'abbaye de Thélème a été fournie à Rabelais par le château de l'amiral Bonnivet, que construisit l'architecte François Charpentier. Que notre auteur ait amplifié, magnifié, c'est évident, mais ce château est la source où a baigné en premier lieu son imagination. Ceci dit, as-tu remarqué à quelles personnes est réservé le séjour à Thélème ?

Z. — A de nobles « chevalliers », à des dames de « hault paraige » auxquels a fait don du manoir un non moins « hault seigneur ». Les habitants de l'abbaye sont des lettrés, parfois érudits, des esthètes ; ils aiment non seulement la chasse et les jeux, mais aussi les beaux vêtements, les riches atours, les meubles magnifiques, sans oublier la bonne chère, les parfums choisis et rares, l'équitation, la natation, les bains. Ce sont tous gens fortunés et de noble naissance. Rabelais nous fait com-

prendre par là que pour vivre une existence pareille, il fallait des chevaliers « tant preux » et des dames « tant mignonnes » — bref, des êtres d'exception.

A. — Il ne s'agit pas, en fait, d'êtres d'exception qu'on rencontre dans tous les milieux sociaux, mais d'êtres exceptionnels appartenant à une catégorie sociale bien délimitée : celle des grands seigneurs et des grandes dames. L'Abbaye de Thélème ne se composait pas seulement du merveilleux château que décrit le chapitre 5. Il y avait un grand corps de logis, long d'une demi-lieue, où « demouroient les orfèvres, » lapidaires, brodeurs, tireurs d'or, veloutiers, tapissiers et aultelissiers et là cevroient chacun de son mestier pour les « susdictz religieux et religieuses ». Il y avait aussi « les offices »... « à simple estaiqe ». Donc, plusieurs catégories sociales : 1° les gens bien nés qui faisaient ce qu'ils voulaient — 2° le personnel attaché aux dits privilégiés ou employé à leurs amusements (domestiques, maîtres des gardes-robres, parfumeurs, festonneurs, esturciers, veneurs et tous autres). — 3° les artisans. Comme il y avait plusieurs classes de logis. Tous pouvaient être de « gentilz compaignons », mais à condition de demeurer chacun à sa place. C'est à dire qu'en ce beau milieu subsistait la « condition prolétarienne ». Thélème n'offre rien de commun avec un « milieu libre » où chacun, en âge de travailler, prend à tour de rôle la responsabilité des besognes matérielles, à moins qu'il n'œuvre au dehors. Le fameux « Fay ce que voudras » n'était qu'à l'usage de privilégiés, par la naissance et le rang social. Voilà ce dont ne se sont pas aperçu certains qui ont dépeint Thélème comme une anticipation sociale, une « colonie » idéale où l'on faisait ce qu'on voulait, chacun et tous. Ainsi, on sent que Rabelais a fréquenté des gens de haut lignage, de somptueuses demeures ; qu'il a frayed avec les Du Bellay, les d'Estissac, les De Châtillon, les De Guise, voire avec le

roy gentilhomme. Plus tard, revenu de son commerce avec les grands, Rabelais prendra comme héros de ses contes, non plus Gargantua ou Pantagruel, mais Panurge, qu'on peut regarder comme la personification du peuple qui souffre et aspire au bien-être.

8 février 1944

Le Paragraphe XIII

(parabole
à
destination
des
ultra-
Stirneriens
et de
quelques
autres)

(Une grande salle, sous-sol ou cave cimentée. Derrière une longue table en chêne rectangulaire, trois personnages sont assis ; au milieu, une femme ; à sa droite et à sa gauche, un homme. A cause de la disposition de l'abat-jour de la lampe placée au centre et qui rabat la lumière sur la surface de la table, on ne distingue que vaguement leurs traits. A une distance de trois ou quatre mètres de la table, un banc en bois. Les murs sont nus. Il n'y a aucun autre meuble dans la salle).

La femme siégeant au milieu (s'adressant aux deux hommes placés à ses côtés, tandis qu'elle achève de feuilleter un dossier ouvert devant elle). — Vous connaissez bien le dossier.

L'homme siégeant à droite. — Je l'ai compulsé minutieusement.

L'homme siégeant à gauche. — Je l'ai étudié avec soin.

La femme siégeant au milieu. — Nous n'avons plus qu'à attendre.

(A peine a-t-elle prononcé ces mots qu'une porte s'ouvre dans le mur du fond. On aperçoit, se détachant de l'ombre, un homme masqué, amenant une femme dont les yeux sont bandés. Sans proférer une parole, il conduit celle-ci vers le banc et lui enlève son bandeau. Machinalement, elle se laisse tomber sur le banc. L'homme se retire au fond de la salle).

La femme assise sur le banc. — Pourquoi m'a-t-on amenée ici les yeux bandés ? Que me veut-on ? Où suis-je ?

La femme siégeant au milieu. — Nous allons te renseigner. Mais un peu de patience.

La femme assise sur le banc. — Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

La femme siégeant au milieu. — Nous sommes les amis de Paul.

La femme assise sur le banc. — Je ne vous connais pas.

La femme siégeant au milieu. — Cela n'a aucune importance. Mais tu sais qui était Paul ?

La femme assise sur le banc. — Paul,

ce pauvre Paul (sa voix tremble). Bien sûr que je le connais... que je l'ai connu.

La femme siégeant au milieu. — Si ce que nous savons est exact, tu n'ignorais pas que Paul était affilié à une Amicale portant le titre de « Peu, mais sûrs » ?

La femme assise sur le banc. — En effet, il m'en avait parlé. Mais je ne fais pas partie de votre association, moi. Encore une fois, que me voulez-vous ?

La femme siégeant au milieu. — Tu le sauras bientôt. Le paragraphe XIII des serments qui nous lient les uns aux autres est ainsi conçu : « S'il arrivait à l'un » de nous de subir de la part d'autrui, » quel qu'il soit, un tort ou un dommage » quelconque, nous jurons de lui prêter » aide et appui inconditionnés, jusqu'à ce » qu'il ait obtenu réparation proportion- » nelle à l'importance du préjudice à lui » causé. S'il arrivait à l'un de nous de » souffrir moralement ou matériellement » à cause d'autrui, quel qu'il soit, nous » jurons de lui apporter aide et appui in- » conditionnés jusqu'à ce qu'il ait obtenu » de l'auteur de la souffrance à lui impo- » sée, ou réparation ou guérison. Si un tel » tort, un tel dommage, devait occasionner » la mort de l'un de nous, nous jurons » d'en tirer vengeance, quelles qu'en » soient les conséquences ». Ignorais-tu également cela ?

La femme assise sur le banc. — Je savais qu'il était fier d'appartenir à votre Amicale. Il me disait souvent que s'associer à des affinitaires, c'était accroître sa force personnelle, multiplier sa puissance individuelle. Il m'a fréquemment parlé du principe qui vous animait : « Un pour tous, tous pour un ». Je savais que vous étiez liés les uns aux autres par des serments très rigides, mais j'en ignorais la teneur exacte. Je ne vois pas où vous voulez en venir. Qu'ai-je à faire avec tout cela ?

La femme siégeant au milieu (tout en feuilletant le dossier placé devant elle). — Paul était ton ami. Il t'aimait, mais

de ce que nous savons, tu me lui rendais pas l'amour qu'il te portait. Il en a immensément souffert. Tu as cependant accepté d'être aimée par lui. Est-ce exact ?

La femme assise sur le banc. — J'avais eu pitié de lui.

L'homme siégeant à droite. — La pitié est le signe d'une âme généreuse, mais pour qu'elle soit efficace, elle ne saurait s'arrêter à mi-chemin, sinon elle ne fait qu'envenimer la blessure qu'elle entend guérir.

L'homme siégeant à gauche. — La pitié est supérieure à l'amour. Être aimé par pitié n'abaisse pas celui qui l'accepte, à cause de la richesse de cœur qu'elle révèle chez celui qui aime ainsi. Tout le monde n'est pas capable d'aimer par pitié.

La femme siégeant au milieu. — Quoi qu'il en soit, il nourrissait pour toi un amour très vil, profond, sincère. Si nous sommes bien renseignés, il t'avait déclaré que sur cet amour, il jouait sa dernière carte. Est-ce exact ?

La femme assise sur le banc. — Oui.

La femme siégeant au milieu. — Bien que le manque de réciprocité de ta part l'ait torturé, il ne s'en est pas plaint à nous, comme le paragraphe XIII lui en fournissait la possibilité. La nature de vos relations ne nous intéresse pas, après tout. C'était votre affaire. Un jour la justice des hommes jeta Paul en prison pour deux ans. Quelques jours après sa condamnation, tu cessas de lui donner signe de vie. Il t'écrivit, te supplia de lui donner les raisons de ton silence : tu restas muette. Nous savons que ton silence a décuplé sa douleur de se sentir retranché de la vie active. Il a passé ainsi vingt-quatre mois en proie à une agonie sentimentale indescriptible. A sa libération, il prit le premier train en partance, se rendit chez toi afin d'obtenir des éclaircissements sur ton attitude. Il l'a trouvée, paraît-il, dans les bras d'un autre, littéralement parlant. Il est

immédiatement rentré dans la chambre d'hôtel qu'il avait louée en attendant. Il s'y est enfermé. Une heure après on entendait un coup de feu. On ne fut pas long à en localiser la provenance. On enfouait la porte de la chambre et on trouvait Paul étendu sur son petit lit, baignant dans son sang. Il s'était tiré une balle en plein cœur et ne s'était pas manqué. Est-ce exact, tout cela ?

La femme assise sur le banc. — Oui, mais...

La femme siégeant au milieu. — Ce n'est pas tout. Sur la table de cette chambre d'hôtel, il y avait une lettre à notre adresse. Pas longue, quelques lignes. La voici : « Celle que j'aimais a failli à sa » promesse. C'est plus que je n'en puis » supporter. Je préfère m'ôter la vie, » mais en mourant, j'en appelle au para- » graphe XIII : vengez-moi ».

La femme assise sur le banc. — Quelle promesse ?

La femme siégeant au milieu. — Dans une lettre de ta main, jointe à celle qu'il nous adressait, figure un passage souligné par lui : « Pour vous prouver com- » bien j'apprécie la sincérité et la pro- » fondeur de vos sentiments à mon égard, » je puis vous promettre que, vous vi- » vant, je ne serai jamais à un autre » homme ». Est-ce exact ?

La femme assise sur le banc. — Oui, j'ai écrit cela. Il se plaignait de ma froideur, de ma dureté, de ma cruauté, de mon insensibilité. Je voulais alléger sa peine, adoucir son mal.

La femme siégeant au milieu. — Tu as trente ans. A ton âge, on n'est plus une petite fille. Nous comptons parmi nous des femmes qui ont dix ans de moins que toi et auxquelles nous confions des missions périlleuses où elles risquent leur existence à tout moment. Ce qu'elles ont à accomplir n'est pas toujours de leur goût, mais jamais une seule n'a manqué à son serment. Chose promise, chose due. C'est notre morale, à nous.

La femme assise sur le banc. — N'étais-je pas libre de me délier de ma promesse ?

La femme siégeant au milieu. — Non, selon nous, sans en être convenu avec celui auquel elle te liait. Nous n'admettons pas, nous, la rupture unilatérale du pacte. Pas davantage qu'on rompe un engagement pris, hors le cas de consentement mutuel. Là-dessus, nous ne transigeons pas. Tu es d'autant plus coupable en ce qui concerne Paul, que dans la situation qui lui avait été imposée, il ne pouvait ni objecter, ni se défendre, ni l'opposer verbalement aucun argument...

L'homme siégeant à droite. — Les conséquences de ton manque de parole sont de nous avoir privés de l'amitié de Paul. Il nous était cher. Pour nous, l'amitié est une chose sacrée. Qui nous enlève un de nos amis commet un crime.

La femme assise sur le banc. — Je n'étais pour rien dans la situation imposée à Paul. Ce qui est fait est fait : je ne puis le défaire. J'estime ma liberté, à moi, supérieure à toutes les promesses que j'aurais pu faire...

L'homme siégeant à gauche. — Ta liberté s'arrête là où les conséquences de son exercice jettent le deuil dans un milieu qui ne t'avait jamais causé le moindre tort. Non, tu n'étais pas libre, par ton parjure, d'enlever Paul à notre amitié.

L'homme siégeant à droite. — Tu confonds liberté avec licence. La licence est d'ordre superficiel, elle varie selon les temps et les ambiances, elle revêt le masque de toutes sortes d'empreintes successives et contradictoires, elle vire à tous les vents, elle fait fi de la responsabilité. La liberté, elle, se base sur la responsabilité ; elle se fonde sur la raison et tient en laisse les appétits : elle est constance et non caprice, point courbée devant les circonstances, mais sans

cesse en état de perpétuelle défense contre leur emprise.

La femme siégeant au milieu. — Sans doute chacun est libre, en dernier ressort, de se délier unilatéralement d'une promesse, mais c'est à ses risques et périls. C'est pourquoi tu es là, devant nous, assise sur ce banc. Et la pensée ne t'est pas venue de le supprimer ?

La femme assise sur le banc. — Je n'imaginai pas que Paul se serait suicidé. Je ne me doutais pas que son amour pour moi fût aussi intense. Lorsque j'ai appris la nouvelle de sa mort, ma stupéfaction a été grande. J'en suis navrée, désolée, mais qu'y faire ? Me suicider à mon tour ne le ressusciterait pas !

La femme siégeant au milieu. — Certes non, mais cela nous eût épargné de la besogne. Comprends-tu que Paul était notre ami et que, entre nous, l'amitié est à la vie, à la mort ? Comprends-tu que c'est comme si, à cause de ton parjure, chacun de nous avait été poussé au désespoir ? Comprends-tu que ce n'est plus le sang où son corps baignait qui crie vengeance, mais que c'est comme si le sang où baignent tous nos corps suppliait qu'on le venge. Un pour tous, tous pour un. Nous te demandons compte de la mort de Paul.

La femme assise sur le banc. — Est-ce que je pouvais penser que Paul en viendrait à cette extrémité ?

La femme siégeant au milieu. — Je te le répète, tu n'es plus une petite fille pour agir sans te préoccuper des conséquences proches ou lointaines de tes actes. Nous savons que tu connaissais parfaitement la solidité de l'amour que te consacrait Paul.

La femme assise sur le banc. — Je vous répète, moi, que ce qui est fait est fait et qu'on ne peut revenir sur le passé, quelque immédiat qu'il soit. S'il fallait toujours réfléchir aux conséquences de ses actions, on n'entreprendrait jamais rien.

La femme siégeant au milieu. — Ce

n'est pas notre morale, à nous. As-tu quelque chose d'autre à ajouter à ta défense ?

La femme assise sur le banc. — A ma défense ? Suis-je devant des juges ?

La femme siégeant au milieu. — Oui, tu l'es. Puisque, se réclamant du paragraphe XIII, Paul, notre ami, nous a demandé de le venger, nous t'accusons : en premier lieu, d'être la cause de son suicide, par manque de parole ; en second lieu, de l'avoir enlevé à notre ami. Nous te déclarons doublement criminelle. Pour ma part, comme sanction de tes crimes, je te condamne à mourir... (s'adressant à l'homme siégeant à droite) Et toi ?

L'homme siégeant à droite. — A mourir.

La femme siégeant au milieu (s'adressant à l'homme siégeant à gauche). — Et toi ?

L'homme siégeant à gauche. — A mourir.

La femme siégeant au milieu (à la femme assise sur le banc). — Tu peux t'en aller.

(La femme assise sur le banc se lève, elle se dirige vers la porte qui vient de s'ouvrir. Elle marche comme hébétée. L'homme masqué la suit à deux ou trois pas de distance. La porte se referme. Quelques instants s'écoulent dans le silence, puis on entend le bruit d'une détonation).

La femme siégeant au milieu. — Notre ami Paul est vengé. Justice est faite !

15 octobre 1943.

**Lettre
ouverte
à une
camarade
qui
souffrait
de
l'abandon
de
celui qui
l'aimait**

Vous souffrez, chère camarade, de l'abandon de celui qui vous aimait. Vous en éprouvez une peine profonde. Vous ne pouvez vous faire à l'idée d'avoir été ainsi délaissée, « lâchée » comme vous avez énoncé dans un moment où vous oubliez votre réserve coutumière. Votre douleur est atroce, me mandez-vous, et je le comprends d'autant mieux que j'ai en horreur les ruptures et autres catastrophes de ce genre. Mon but, en vous écrivant, n'est pas d'alléger votre fardeau. Je ne le pourrais. Mais plutôt de vous inciter à vous interroger et à vous demander si ce pénible « lâchage » n'aurait pas pu être évité — parlons net, si vous n'en êtes pas *responsable* en partie — qui sait, en grande partie ?

Celui qui vous aimait a pu se consacrer à son amour pour vous sans retenue, sans réticences, sans l'ombre d'une arrière-pensée. *Et vous ne l'ignoriez pas.* Il se peut qu'il se soit aperçu que ce *don*, lequel, somme toute, ne vous était pas *du*, n'était pas apprécié par vous à son exacte valeur, c'est-à-dire comme il tenait à ce qu'il fût estimé par vous. Le don d'un être à l'amour qu'il ressent pour un autre être le transfigure, et il faut être atteint de cécité morale pour ne pas le constater. L'apparence extérieure, l'âge, les carences d'un genre ou d'un autre n'offrent plus d'intérêt lorsqu'on les met en balance avec un tel don. Celui qui vous aimait s'était donné à vous sans esprit de retour : vous n'étiez pas pour lui la « bonne amie » qu'on retrouve de temps à autre pour « faire l'amour » avec. Il vous considérait comme une compagne de route, comme une « âme-sœur » si j'ose employer ce vocabulaire romantique, comme l'amie sûre à laquelle on ne cèle rien des événements de sa vie quotidienne, des expériences de son évolution psychologique. Etant convaincu, parce qu'il croyait en détenir la preu-

ve, que vous n'évaluiez pas son don comme il s'y attendait, la situation lui devint sans doute intolérable. Incapable de supporter plus longtemps cette sous-estimation, il n'a vu de salut que dans la retraite.

Où celui qui vous aimait ne pouvait aimer que vous. Et le jour où il vous a aimée — d'amour — aucune femme n'a réellement compté pour lui. *Et vous ne l'ignoriez pas.* D'ailleurs, épris de vous comme il l'était, passionnément attiré vers vous, il lui eût été impossible de nourrir une affection autre, ou un amour autre, qui fussent réels. Peut-être, en raison même de sa vigueur, son sentiment pour vous était-il un peu ombrageux, voire exclusif ? Dans ce cas, il n'a pu supporter la pensée — que dis-je, le soupçon — qu'un autre que lui pût occuper une place quelconque en votre cœur, *a fortiori* entretenir avec vous des rapports physiques. Il a préféré — ses soupçons s'étant changés en certitude — et parce que vous ne lui suffisiez plus, vous laisser libre d'orienter à votre gré votre vie affective. Partisan des situations nettes, hostile au partage, il lui a semblé juste, puisqu'en fin de compte, vous ne pouviez le payer de retour, de disparaître de votre horizon.

Celui qui vous aimait pouvait n'être ni un collectionneur d'aventures, ni se sentir à aucun degré la vocation de séducteur. Il pouvait abhorrer la coquetterie, détester le flirt, etc. *Et vous ne l'ignoriez pas.* Peut-être, dans vos façons de vous comporter à l'égard des personnes de l'autre sexe, vous a-t-il trouvée trop liante, un peu provocante, un tantinet « allumeuse », tout au moins encline à ne pas rejeter leurs avances avec toute la netteté qu'il espérait. Il s'est aperçu qu'un abîme se creusait entre vos deux comportements à l'égard de l'autre sexe :

tandis que lui, il se tenait instinctivement sur la défensive — tout au moins sur la réserve — il vous sentait assez disposée à une familiarité qui ne cadrerait pas avec l'image qu'en son for intime, il s'était tracée de vous. Il est arrivé un jour à cette conclusion qu'un pont ne pouvait plus être jeté sur cet abîme et plutôt que de continuer des relations qui auraient fini par être créatrices de peines et de soucis, il a préféré les rompre.

Où bien celui qui vous aimait était fier et vous voulait fière autant que lui. *Et vous ne l'ignoriez pas.* Il n'aurait jamais supporté que vous fussiez humiliée par sa faute, ni accepté que vous fussiez placée dans une situation d'infériorité par la faute de ceux qu'il fréquentait, proches ou lointains. Pas plus qu'il n'entendait accepter d'être humilié ou infériorisé, par votre faute, par rapport à n'importe laquelle de vos fréquentations. Peut-être s'est-il aperçu que dans votre attitude à son égard, justement à ce sujet, il n'occupait pas la place qu'il souhaitait. Il a pu se rendre compte finalement, que votre manque de délicatesse, votre insouciance des ménagements, ne pouvaient concorder avec son tempérament entier, extrême, et aussi son souci des nuances. Il lui a été impossible de subir plus longtemps une situation humiliante, amoindrie, où ne lui étaient épargnées ni les blessures ni les mortifications, du moins à ce qu'il imaginait. Il a rompu, préférant ne pas insister pour être compris de vous.

Où encore celui qui vous aimait vous aimait-il tendrement. Vous étiez « tout » pour lui. *Toute sa vie affective* : sa vie amoureuse, sa vie d'amant était centrée sur vous, sur votre personne morale, sur votre personne physique. *Et vous ne l'ignoriez pas.* Voluptueux et caressant,

il chérissait votre corps à l'égal de votre esprit. Peut-être n'avez-vous pas répondu à ses manifestations de tendresse comme il s'y serait attendu et vous êtes-vous montrée à son égard d'une froideur telle qu'elle gelait la flamme qui embrasait tout son être aimant — si bien qu'il devait imposer silence aux élans qui fusaient de l'attachement passionné qu'il vous portait, tant et si bien qu'il se contraignait à ne pas se montrer à vous tel qu'il était en réalité, à porter un masque. Un jour est venu sans doute où il lui est devenu absolument impossible de se restreindre plus longtemps, où il a senti au-dessus de ses forces la continuation d'un tel refoulement. Il avait peut-être espéré, le temps aidant, que vous auriez fini par comprendre la véritable nature, le profond caractère du sentiment complexe qu'il vous portait. Et comprenant tout cela, et appréciant sa longue patience, il espérait, dis-je, que vous auriez mis fin à ce renoncement qui lui coûtait si cher — un prix tel qu'il l'a, à bout de générosité, trouvé trop exorbitant.

Enfin, celui qui vous aimait pouvait ne pas admettre le manque de franchise, la dissimulation, la fausseté, etc., entre êtres liés par l'intimité amoureuse. *Et vous ne l'ignoriez pas.* Vous saviez tout de son existence, jusqu'aux détails les plus menus, jusqu'aux incidents les plus infimes. Vous saviez quelles personnes il fréquentait, la nature des rapports qu'il entretenait avec elles. Jour après jour, pour ainsi dire, vous pouviez le suivre pas à pas, tant il vous tenait au courant de ses gestes. Il n'y avait en lui aucune chambre secrète où vous ne puissiez pénétrer. Il lui a paru que vous ne lui rendiez pas la réciprocité, qu'il existait chez vous des coins d'ombre, des demeures dont l'accès lui était interdit, que vous accomplissiez des actions dont il n'a con-

nu que par des tiers le contenu. Et il en a eu une peine infinie. Non pas qu'il voulût empiéter sur votre indépendance, mais à la confiance qu'il vous témoignait, il tenait à ce que vous répondiez par une confiance égale. Peut-être vous a-t-il surpris en flagrant délit de mensonge et son cœur en a-t-il été ulcéré ? Après avoir longtemps hésité, il a sans doute senti que votre façon de le traiter ne convenait pas en définitive à l'être loyal et sincère que *vous le saviez* être. Le moment est venu où il ne pouvait plus justifier à ses propres yeux sa liaison avec vous. Il s'en est donc allé.

Il se peut que l'abandon de celui qui vous aimait ait une cause toute différente. Mais puisque, *dès l'abord*, vous n'ignoriez rien de ce que cet homme attendait de vous, moralement ou physiquement, puisque, étant donné votre tempérament, votre nature, votre caractère — peu importe comment vous appelez cela — *vous ne pouviez* accomplir l'effort voulu pour répondre à ses vœux, il eût été préférable, plus sensé, plus fraternel, plus humain, *de vous éloigner* sans attendre davantage. Cela eût évité l'amertume dont vous vous sentez tout envahie aujourd'hui, la souffrance dont vos cœurs sont la proie, le vôtre et le sien.

Il va sans dire que cette lettre pourrait être adressée à un correspondant masculin.

au gré
des
jours

Qualifier la vie de farce est un raisonnement anthropomorphique, comme l'est de qualifier la nature de cruelle. La vie n'est pas plus farce qu'étincelle divine. Elle est ce qu'elle est : probablement un produit de la fermentation de la surface d'un ellipsoïde entouré de toutes parts d'une buée plus ou moins dense, buée sur laquelle agit la chaleur solaire et toutes sortes d'influences cosmiques (certaines peut-être conscientes, qui sait ?) Pour parler net, la vie sur le globe est une pourriture animée et rien d'autre. C'est pourquoi je trouve surprenant ce mot de « farce » sous la plume d'un biologiste qui se déclara naguère... stirnérien.

Le fait est que dans ce qui est mobile de cette pourriture, de cette poussière pour parler plus noblement, une partie est douée de pensée, c'est-à-dire de la faculté d'imaginer, de raisonner et tout ce qui s'ensuit. Ce qu'il s'agirait d'élucider, c'est si cet état psychologique ou psychique, si vous voulez, n'est pas dû à une maladie, par exemple une hypertrophie morbide du cerveau, une monstruosité des centres nerveux. La pourriture-ambulante-homme n'est-elle pas, n'est-il pas un anormal incurable, un malade permanent et inguérissable ? Ne pourrait-on assimiler à une sorte de cancer ce développement plus qu'exagéré de la constitution cérébro-nerveuse de l'être humain ? Ou est-ce le fait d'une influence cosmique, comme le soutiennent quelques-uns ?

Poser ce problème, c'est poser le problème de l'inquiétude intellectuelle, de la souffrance morale. Ce serait donc parce que l'homme est un hypertrophie cérébral, un déséquilibré physique qu'il souffre, c'est-à-dire qu'il sent, éprouve, réalise qu'il souffre. Il serait victime de la maladie qui le dévore. C'est ainsi qu'il se pose des questions qu'il n'a aucun besoin de résoudre pour vivre son existence de pourriture ambulante et bornée

dans le temps. Par exemple, pour exister, l'homme n'a pas besoin de faire travailler ses méninges relativement à l'existence de Dieu, la possibilité ou non de l'immortalité ou la non-immortalité de l'âme ou de l'esprit, ou encore concernant la structure intime de la matière, la constitution de l'univers, la définition de la chose en soi et tant d'autres sujets.

Victime d'une maladie dont l'effet patent est la douleur, le tourment, les souffrances, etc., il est logique, sans aller plus loin, que je tende à réduire, à commencer par ma personne, à réduire les conséquences de cette affection et que je recherche les remèdes appropriés. C'est ce qui se fait pour annihiler les effets de la tuberculose, de la syphilis, de la petite vérole, de la fièvre typhoïde, etc.

Aussi, la société où j'aspire vivre n'est pas tant une société d'égaux qu'une société (ou union ou association) où tout sera mis en œuvre pour réduire toujours plus, sinon à néant, la conséquence de l'hypertrophie cérébro-nerveuse à laquelle est assujéti l'homme : la souffrance (sa sensation, sa réalisation, etc.) Et je ne parle pas seulement de la souffrance physique, bien entendu, je fais également allusion à la souffrance sentimentale, d'ordre éthique ou esthétique, etc.

(4 novembre 1939).

Quand on passe contrat — et je n'entends pas ici le contrat écrit, je pense davantage au contrat tacite, non écrit, aux conventions souscrites verbalement, en toute bonne foi — on devrait prévoir tous les incidents et accidents susceptibles de modifier tant soit peu la portée ou les clauses ou la raison d'être du contrat. Il faudrait envisager toutes les situations prévisibles, toutes les circonstances imaginables, ne rien laisser à l'inattendu. Imaginer, supposer plus que moins, davantage que pas assez. Malheureusement, quand on passe contrat, on

ne réfléchit pas assez, on ne songe pas assez aux conséquences lointaines des termes qu'il comporte et il s'ensuit, à cause de cette légèreté, toutes sortes de malentendus, d'incompréhensions, de rancœurs. Quand on passe contrat entre humains conscients, triés sur le volet, entre êtres d'exception, il échet d'éviter qu'on puisse être accusé d'avoir voulu profiter des avantages qu'il présente en en éludant les inconvénients. C'est pourquoi en matière de contrat, d'entente, de conventions, il conviendrait d'abord de considérer les inconvénients des clauses qu'ils renferment et ne considérer les avantages qu'ensuite, en second lieu, en dernier ressort...

(20 novembre 1941.)

Que faut-il entendre par « joie de vivre » ? Est-ce la joie qui s'épanche au dehors ou celle qui se concentre au dedans ? Est-ce que la « joie de vivre », c'est le bruit, le chahut, le rire sans mesure, la chanson grossière, la plaisanterie plus ou moins grasse, les trémoussements grotesques, la saoulerie, le tapage, les vociférations ? Ou je ne sais quelle manifestation criarde ou démonstration intempestive ? Est-ce que la joie de vivre, ce ne serait pas cette sensation qui vous conquiert tout entier et qui vous enlève et vous entraîne et vous transporte lorsque, par exemple, vous vous trouvez en face d'un être que vous aimez ou encore quand vous êtes en présence d'une réalisation ou d'un spectacle naturel ou artificiel qui s'empare de vous, qui vous saisit de la racine des cheveux à la plante des pieds ? En présence de l'être que vous chérissez, de la mer qui s'étend sans fin à l'horizon, de ces « pics sourcilleux » qui semblent vouloir crever la nue, de ces troncs qui montent si droit et si haut qu'on dirait qu'ils vont atteindre le ciel, de tel mécanisme si bien conçu et remplissant admirablement son but — en présence de tant de merveil-

leuses présences — vous ne poussez pas de cris, vous ne chantez pas, vous débordez d'une telle allégresse que vous restez silencieux et concentrés. Vous vivez ces instants-là — au moins certains d'entre eux — avec une telle intensité, qu'instinctivement vous vous taisez, ravis par l'admiration. Je crains que la joie qui ne sait que s'extérioriser tumultueusement s'avère tout simplement façon de s'étourdir. Quoiqu'il en soit, il est une joie intérieure et profonde qui ne s'affiche pas dans les rues et ne se crie pas sur les toits, qui vaut bien la joie qui s'étale dans les carrefours et se prostitue à tout venant...

...Que notre *ego* soit en réalité une colonie de plusieurs, de nombreux « moi », tantôt d'accord tantôt en guerre les uns avec les autres, cela est possible. Que, selon les circonstances physiologique ou psychologiques, un de ces « moi » prédomine momentanément sur ses confrères au point de les reléguer plus ou moins relativement à l'arrière-plan, cela est encore possible et ça s'accorde avec ma « Weltanschauung », ma conception du monde qui se réalise, selon moi, pluralement. J'ai déjà proposé cette thèse que sur un même sujet, un même fait, on peut émettre, dans le même temps, différents avis, divers jugements, plusieurs opinions — selon l'angle sous lequel on regarde. Il se peut que la variation que vous remarquez dans mon opinion, mon jugement, mon avis d'aujourd'hui par rapport à celui d'hier, soit dû à l'état d'esprit du « moi de service » au fonctionnement de ma machine cérébrale, lequel n'est pas le même que celui de son compagnon de travail d'hier. Pour l'instant et tout en adhérant, en principe, à cette thèse séduisante de l'« ego » constitué par une pluralité de « moi », je m'en tiens à ceci : que c'est selon le point de vue où je me place par rapport à une situation éthique ou sociale ou

doctrinaire ou économique ou esthétique ou scientifique donnée, etc., qui est ou n'est pas ma position actuelle (mais peut le devenir) — qu'il m'est loisible, dans le même temps, synchroniquement, d'énoncer plusieurs avis, de formuler différentes opinions, de porter divers jugements sur un fait ou un événement. Et cela alors que ma règle de conduite personnelle demeure invariée et constante.

(23 novembre 1941.)

Je me range bien entendu parmi les amants de la vie. Et j'aime la vie comme on aime une amante bien-aimée. Lorsqu'il m'arrive d'exprimer mon dégoût de la vie, de la maudire, etc. c'est parce qu'elle ne me donne pas ce que j'attendais d'elle. Tout comme je querelle mon amante lorsque, à tort ou à raison, je juge qu'elle se conduit à mon égard autrement que j'escomptais. Si je n'aimais pas la vie, je ne tempêterais pas contre elle. Que m'importerait ce qu'elle me donnerait ou me refuserait. Je me réfugierais dans l'inconscience de la brute, insensible et léthargique. Croyez-vous que si je n'aimais pas mon amante, je me querellerais avec elle ? C'est parce qu'elle occupe une place de premier plan dans mon existence que certaines de ses façons d'être à mon égard peuvent m'irriter et même m'exaspérer. Si je ne prenais pas au sérieux l'affection que j'éprouve pour elle, que m'importerait ? On sait que les amis de Nietzsche avaient beaucoup de peine à le supporter. Ses amis n'étaient jamais les amis qu'il aurait voulu qu'ils fussent. Il en souffrait au point de se désespérer. Simplement parce qu'il prenait l'amitié au sérieux. Si son amitié pour eux n'avait été qu'un « ersatz », s'imagine-t-on qu'il eût souffert à ce point ? Aussi ses amis lui demeurèrent-ils fidèles. Et je sais quelle estime ils avaient pour lui, à en juger par une

personne, Mme B., qui l'avait bien connu et que j'ai rencontrée à Paris.

Je comprends fort bien qu'on se suicide par excès d'amour pour la vie, comme je comprends qu'on se suicide par excès d'amour pour l'être qu'on chérit. Si, en retour de votre amour pour la vie, vous ne rencontrez que déceptions et désillusions quotidiennes, à un point tel que le bilan de votre existence se solde par un déficit impossible à combler désormais, pourquoi s'obstiner dans une persévérance sans objet ? De quelque côté que vous vous tourniez, c'est l'échec et la défaite. Qui pourrait vous critiquer parce que vous voulez mettre le point final à vos tortures ? Alors que ceux qui, possédant les moyens de vous arracher à votre pessimisme, n'en ont rien fait ! Critiquer est aussi un moyen de décliner ses responsabilités.

Ces attitudes sont parfaitement compréhensibles. Cela prouve que l'amour de la vie peut conduire à la mort. Comme, contrarié et dédaigné et bafoué, l'amour, pour un être humain peut conduire à la haine. La mort n'est après tout que la face opposée de la vie comme la haine est la face opposée de l'amour. Je prendrai donc au sérieux la vie et l'amour. D'ailleurs prendre au sérieux l'amour, c'est prendre au sérieux la vie : l'amour étant un des masques dont se pare la vie pour se rendre tangible et préhensible.

En se plaçant au point de vue optimiste, tant qu'il vous restera une goutte de sang dans les veines, c'est-à-dire tant que vous posséderez la lucidité d'esprit nécessaire et la perception sensorielle indispensable pour poursuivre la vie, et la traquer, et l'acculer, et lui arracher morceau par morceau le bonheur qui vous est dévolu, parce que vous êtes un vi-

vant, vous continuerez et persisterez à aimer la vie. A remarquer que lorsque j'énonce : « j'aime la vie », je sous-entends : j'aime MA vie, parce que cette vie que j'aime tel un amant, n'est qu'une représentation subjective, une projection de mon entendement sur l'extérieur. De sorte qu'en adorant la vie, c'est moi-même en fin de compte que j'adore. Et si parce que la vie ne m'a pas donné jusqu'ici tout ce que j'en attendais, j'y renoncerais, ce serait en définitive parce que j'aurais perdu toute confiance en mes aptitudes, en mes possibilités individuelles de conquête, d'appropriation, de réaction. C'est là, après qu'il aura surmonté le doute et l'hésitation qui l'assaillent de temps à autre, la position de l'amant de la vie. La position que je souhaite être mienne et celle des quelques-uns de mon monde...

(27 novembre 1941.)

Il arrive qu'après avoir cherché dans toutes sortes d'expériences plus ou moins réussies (plutôt mal que bien en général) à calmer sa fièvre de connaissance, à assouvir les exigences de sa curiosité cérébrale, à imposer silence à son besoin d'absolu, à distraire son esprit de ses hésitations et de ses doutes, on en vient à retourner à son point de départ, c'est-à-dire à ce qui, au début de votre évolution, vous était apparu comme seul susceptible de vous dispenser la paix, de vous assurer la tranquillité. Il ne s'agit pas là d'un involution, d'un recul, d'une rétrogradation, mais d'un retour, je le répète, au point de départ et vous êtes tout étonné de vous retrouver tel que vous étiez, aussi frais et ardent de cœur et d'esprit que vous l'étiez à l'heure où vous êtes parti à la découverte. A vrai dire les expériences que vous avez provoquées ou dont vous avez été l'objet n'ont en rien atteint la constitution intime de votre être, elles n'ont exercé sur vous qu'une influence de surface. Il vous seu-

ble que tout ce qui vous a occupé jusqu'ici n'a été qu'un rêve (ou un cauchemar, selon les cas) et que c'est aujourd'hui, revenu à votre point de départ, que vous allez commencer à vivre.

On parle beaucoup de la jeunesse ces temps-ci... Jeunesse par ci, jeunesse par là. On s'efforce beaucoup de faire servir la masse des jeunes à une fin grégaire, me semble-t-il, sous l'avalanche de vocables redondants qui la hisse sur un pavois. On se préoccupe moins de créer, de susciter chez les jeunes le désir, l'envie même d'une individualité forte, pure, constante, qu'aucune circonstance extérieure n'ébranlera et qui restera fidèle à elle-même, quoi qu'il arrive. Mais il n'y a rien à espérer de ces jeunes doués, malgré un certain vernis d'instruction ou de dressage, de l'esprit midinet ou midinette, de la mentalité gigolo ou gigolette. Le jeune susceptible d'intéresser le penseur, l'homme qui voit plus haut et plus loin que le présent, c'est celui qui s'entraîne à la possession de cette dignité qui ne veut traiter avec autrui que sur la base de la réciprocité (Donnant, donnant — un service en vaut un autre), de cette fierté qui n'accepte pas de recevoir plus qu'il ne donne — c'est le jeune qui s'étudie à calculer les conséquences lointaines de ses actes, à ne pas éluder les désavantages des clauses des contrats écrits ou tacites, alors qu'il profite des avantages qu'ils apportent.

Ce jeune-là, le seul intéressant pour celui qui voit plus loin et plus haut, sait être un ami positif ; il tient sa parole coûte que coûte, se refuse à être une occasion de souffrance, dût-il s'abstenir, et ne se déclare satisfait que lorsque son attitude a produit chez ses amis, selon la place qu'il occupe dans leur vie, de la joie et du bonheur.

Table des matières

En guise de préface	7
Sur l'amitié et autres sujets relatifs	9
Pluralisme (entretien à quatre personnages)...	21
Montaigne et l'amitié (dialogue)	33
A propos de l'Abbaye de Thélème (dialogue) ..	39
Le paragraphe XIII (parabole à destination des ultra-stirnériens et de quelques autres)	45
Lettre ouverte à une camarade qui souffrait de l'abandon de celui qui l'aimait	53
Au gré des jours	59